

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA PATRIE

Il est, pour notre cœur, une chose sur terre
Dont il ne peut longtemps se passer — o mystère!
Sans saigner et languir.
Cette chose si douce au cœur, c'est la patrie ;
C'est ce lieu, quelqu'il soit, désert, plaine fleurie,
Où nous voulons mourir.

C'est ce cher coin du ciel où nos yeux, dès l'en-
fance,
Ont lu l'amour, la force et la magnificence
Du puissant Créateur ;
C'est le charmant vallon, où la première aurore
Nous apparut, jetant sur le bosquet sonore
Son sourire enchanteur.

C'est le fleuve puissant dont la voix, comme un
rêve,
Nous étonna jadis, quand sur l'humide grève
Pour la première fois nous allâmes jouer ;
C'est le ruisseau, courant à travers la prairie
En gazouillant un chant à la plaine fleurie
Où l'hirondelle vient et revient s'égayer.

C'est le sentier—caché quelque part dans la
[mousse],
Au pied de la montagne où le grand chêne pous-
[se—
Que nul pied n'a foulé que notre pied d'enfant ;
C'est cet enfoncement dans un rocher sauvage
Où nous nous abritons pour jouer, quand l'orage
Nous chassait sans pitié du bosquet verdoyant.

La patrie, oh ! surtout, c'est le foyer ; c'est
l'âtre
Auprès duquel souvent notre mère idolâtre
Plaçait notre berceau ;
C'est le toit protecteur, la maison paternelle
Qui pour nous recevoir toujours ouvre son aile
Comme un divin oiseau.

Ce sont par-dessus tout les âmes sympathiques
Qui savent nous comprendre et rendre magni-
[fiques]
Tous les instants du jour ;
Ce sont les cœurs aimants, qui partageant nos
[peines],
Versant sur tous nos maux les douceurs sou-
[veraines]
De leur suave amour.

DERFLA.

HISTOIRE DE LA PAROISSE
DE SAINT-ALPHONSE

(Suite)

“ Je pense, disait-il dans cette let-

tre, que vû l'état prospère dans le-
quel se trouve la fabrique, elle
peut remettre cette somme dans
dix années au plus.” Monseigneur
l'Archevêque accorda facilement la
permission demandée.

Dès le mois de juillet, les tra-
vaux furent commencés avec en-
train. M. Beudet les surveillait
avec assiduité ; et les ouvriers qui
travaillaient sous ses yeux se sou-
viendront longtemps de l'amabilité
extraordinaire avec laquelle il
remplissait son rôle de surveillant.
Il portait la gaiété partout avec
lui, et espace partout les francs éclats
de rire éclataient sur son passage. Il
avait une manière de mettre à l'ai-
se les plus timides et les plus gênés
qui manquait rarement son
coup. Tout simplement, il se glis-
sait derrière eux au moment où ils
l'attendaient le moins, et les pin-
çait aussi vigoureusement que possi-
ble. Force était bien à celui dont
la sensibilité était mise ainsi à l'é-
preuve, de se livrer à des mouve-
ments *primo primi* très prononcés,
et d'oublier tout à fait la gê-
ne dont il était esclave quelques
minutes auparavant. Après avoir
ri de bon cœur pendant quelques
instants, M. Beudet se rappro-
chait du blessé, obtenait assez fa-
cilement son pardon, et devenait à
partir de ce moment son ami le
plus intime et pour ainsi dire son
compagnon.

D'ailleurs M. Beudet ne man-
quait pas d'autres moyens pour se
mettre en rapport avec ses paroissiens
et exercer sur eux cette salu-
taire influence sacerdotale dont le
peuple a tant besoin. Un de ces

moyens était d'adresser la parole à
toute personne, enfant ou vieillard,
pauvre ou riche, qu'il rencontrait
sur son chemin ou en n'importe
quelle autre circonstance.

DERFLA.

(A suivre)

ECHOS DU SÉMINAIRE

9 JUIN.—Séance académique avec l'appa-
rat d'accoutumé. Le discours de M. H.
Dumas, président, est très goûté ; sujet :
“ *Avantages des études classiques* ”. De même,
le rapport du secrétaire, M. E. Bellay, n'est
point du tout banal. N'est-ce pas un mérite
à signaler ? Donner une tournure neuve à
des choses qui se répètent deux fois l'an de-
puis des siècles, ce n'est pas chose si facile.

Après ces deux pièces de résistance, on fit
les promotions suivantes : *Académiciens*, MM.
A. Dufour et Adj. Tremblay. *Candidats*, MM.
G. Boudreault, E. Côté, P. Gauthier, A. La-
pointe, T. Côté, J.-E. Cauchon, Eug. Trem-
blay, P. Tremblay et H. Lapointe. *Aspirants*,
MM. O. Coulombe, J. McNicholl, D.
Potvin, Chs Goulet, O. Go'vin et A. Lacombe.

12 JUIN.—On chante aujourd'hui le service
funèbre annuel pour le repos de l'âme des
bienfaiteurs du Séminaire.

19 JUIN.—La messe de communauté est cé-
lébrée par le Rév. M. J. O'Farrell, l'un des
fondateurs du Séminaire. Il fut envoyé par
Mgr l'Archevêque de Québec pour l'ouvertu-
re des classes, en 1873 et occupa, pendant
deux ans, les charges de surveillant des élè-
ves et de professeur d'Anglais. Il n'avait
pas revu Chicoutimi depuis 1875. Naturel-
lement, il a trouvé les choses un peu chan-
gées. A son départ, l'ancienne aile du Sé-
minaire actuel était en construction, et l'on
était alors logé dans le *Vieux Séminaire*.

20 JUIN.—Réception de M. O'Farrell à la
salle des élèves. Le sympathique visiteur
y fait un discours chaudement applaudi.

—Les élèves ont fait ce matin leur pèleri-
nage à Sainte-Anne du Saguenay.

21 JUIN.—Voici le dernier jour de l'année
scolaire. Il s'ouvre par la lecture des notes
et se clot par la distribution des prix, après
laquelle on va remercier Dieu, à la chapelle,
dans un *Te Deum*, chanté avec un entrain ir-
résistible.

LE MESSAGER DE SAINT-
ANTOINE

Il est bien accueilli, nous lui souhaitons
autant de lecteurs qu'il y a de dévôts à saint
Antoine.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

THS DUFOUR,

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 22 JUIN 1895

EN PRENANT CONGÉ

L'oiseau-mouche ne sait pas s'arrêter longtemps dans le même parterre. Je parle, bien entendu, du véritable oiseau-mouche, l'orthorynchus, (excusez du peu), le gentil volatile, fait d'une parcelle de chair et d'ossets menus comme des aiguilles, de quelques plumes légères et de deux ailes invisibles. Il passe avec la rapidité de l'éclair d'une fleur à l'autre, et ainsi, peu à peu, d'un pays à l'autre. Notre OISEAU-MOUCHE n'est que l'imparfaite image du délicat oiselet dont il porte le nom ; mais il est presque aussi voyageur que lui. Chaque été, il s'en va prendre ses ébats sous d'autres cieux et voletier sur des fleurs étrangères.

Ses chères fleurs accoutumées ne sont plus là.

Les vacances les lui enlèvent, et son parterre reste dépouillé. Autour de lui tout est désert, silencieux et morne. Il n'a plus qu'à partir lui-même.

Par le présent numéro, nous prenons donc, pour deux mois, congé de nos lecteurs. En septembre, nous retournerons leur faire notre régulière visite *bi-mensuelle*, et nous aimons à croire qu'ils nous réservent encore des trésors de bienveillance et de sympathie. Nous sommes très sensible à l'accueil toujours aimable de tous ces amis de l'éducation qui nous encouragent.

Il leur sera sans doute agréable de lire la belle lettre de Mgr Fèvre que nous avons le plaisir de publier aujourd'hui. Nous en recommandons la lecture attentive surtout à nos abonnés étudiants. Ils y trouveront de précieuses pensées, et ils en sauront gré avec nous à l'illustre prélat, dont la

plume savante et finement taillée ne croit pas déroger en traçant, pour l'OISEAU-MOUCHE, ces lignes, où la profondeur des aperçus le dispute à la sagesse des conseils.

Montrer aux jeunes gens qu'ils peuvent quelque chose, leur apprendre que le travail énergique et persévérant est pour eux à la fois le gage du succès et la clef de l'avenir, c'est à coup sûr rendre un grand service à la cause de l'éducation et partant à la société.

Il ne faut pas être présomptueux ; mais il ne faut pas non plus trop douter de ses forces.

Tout homme a sa mission ici-bas : il doit faire le plus de bien possible dans sa sphère d'action. Comme l'astre, il a sa route tracée et il doit graviter sans cesse dans son orbite. S'il s'arrête où se détourne, il sème autour de lui le désordre.

Faisons donc le bien ; essayons du moins de le faire. Que la crainte de l'insuccès ne paralyse pas nos efforts ; mais qu'elle n'ait d'autre effet que celui de stimuler notre ardeur au travail. Si petite que soit notre tâche, remplissons-la courageusement.

Pour modeste donc que soit notre feuille, elle essaie de semer quelques saines idées ; c'est son unique but et sa raison d'être.

Nous sommes heureux et nous remercions, quand des plumes exercées viennent enrichir ses couleurs du fruit de leur expérience.

LIVIVS.

LES HAUTES ÉTUDES

Monsieur le Directeur,

Je continue de recevoir régulièrement et de lire avec intérêt les numéros successifs de l'Oiseau-Mouche. J'ai dû m'apercevoir que petit oiseau devenait grand, à mesure que Dieu lui prêtait vie : il reste fidèle à son goût instinctif pour les fleurs d'élite et les parfums de choix ; mais il vole d'une aile plus sûre et rivalise parfois avec ces oiseaux de plus vaste envergure. J'ai même remarqué, et certes pas sans plaisir, que, pour passer les mers en b'avant la tempête, l'Oiseau-Mouche s'était donné le festin d'une forte ceinture ; désormais, il s'abat sur le presbytère lointain de Louze avec autant de régularité que s'il venait tout nuiment de Montserrat. L'accueil qui l'attend, vous le devinez.

Mais, il faut que je le confesse la rougeur au front, plus l'Oiseau-Mouche augmente ses mérites et ses bonnes grâces, plus je souffre de répondre si peu à ses délicates attentions. Le remords me prend ce matin ; je mets plume au vent à mon tour.

Dans une précédente lettre, j'avais l'honneur de vous dire qu'aucun élève ne devait imiter arbitrairement l'essor possible de ses facultés ; que tous, au contraire, devaient se croire capables de se dilater dans toutes les étendues et de s'élever à toutes les hauteurs. Non pas que réellement tous les élèves soient capables de tout atteindre ; mais, à cet âge tendre, où l'âme est en croissance continue ; où le cœur et l'esprit s'ouvrent graduellement et par un mouvement parallèle ; où ils

se créent des forces inconnues à mesure qu'ils s'ouvrent en s'étendant, la borne qu'ils ne peuvent dépasser, n'est pas plantée encore et peut se reculer indéfiniment.

C'est tellement vrai qu'on voit souvent des élèves, notoirement faibles au début, se découvrir des talents par la continuité du travail, et devenir, par la persévérance, des hommes supérieurs. Au contraire, vous en verrez d'autres, beaucoup mieux doués, se laisser damer le pion par des travailleurs, et, après avoir inspiré, de leurs talents, de hautes idées, diminuer insensiblement et devenir des hommes au dessous du commun. L'un n'a pas su arrêter ses efforts, l'autre n'a pas voulu se les commander. La consigne est donc : *semper altius*.

Ce que je dis là de l'élève, je le dis proportion gardée et dans un autre genre, de l'homme fait. Au sortir de l'école, nous n'avons plus à pousser notre esprit dans toutes les directions. Une profession nous réclame et finit bientôt par nous absorber. Une vocation de la Providence nous incline à son choix ; la direction et la décision de nos supérieurs nous y fixent ordinairement pour toute la vie. La première chose à faire, sans doute, c'est de remplir parfaitement les devoirs de sa profession, mais, pour les remplir parfaitement, n'est avis que le meilleur moyen est de se pousser soi-même aux hautes études, en n'ayant d'autre maître que soi, de viser à devenir un *docteur*. Non pas un docteur nanti d'un diplôme qui suppose la science mais qui ne la donne pas ; nanti, du moins d'une science qui ne se donne pas non plus, mais qui doit s'acquérir, sous la loi du travail et par l'exception du talent.

Les socialistes enseignent que la polytechnie est en germe dans l'humanité ; que, dans tout homme, il y a aptitude à toutes les supériorités et que le coup d'œil d'un Louis XIV n'est pas nécessaire pour enfanter des Corneilles. Par l'impulsion du maître et par l'évolution naturelle de son génie, chaque homme peut devenir, selon son goût et son choix, un Racine, un Turenne, un Vauban ou un Bossuet. Ce n'est là, ce me semble, qu'une utopie, flatteuse, peut-être, pour l'amour propre. Si, depuis Adam, les sots ne sont pas en majorité sur la terre, le chiffre des esprits faibles est, du moins, trop élevé, pour croire à l'universalité du génie. Les esprits vraiment élevés, les esprits qui dépassent le niveau même des hommes d'étude, les esprits qui dominent, et de beaucoup, la masse de l'humanité, ne forment qu'une minorité imperceptible. Dans la suite des siècles, on en compte une vingtaine tout au plus ; ou si l'on en veut augmenter le nombre, il faut baisser le niveau.

Cette réserve faite, il y a, cependant, pour cette doctrine, fautive, mais encourageante, une possibilité relative d'application. S'il n'est pas vrai que nous possédions, en nous, le germe de toutes les grandeurs possibles et l'assurance d'en procurer le plein développement, il est, je crois, certain que, sauf les idiots, qui forment une classe à part, nous possédons tous quelque germe de supériorité. Chacun de nous a le sentiment confus d'un talent spécial, la certitude qu'il pourrait y exceller, et s'il ne parvient pas à cette excellence, c'est qu'il n'a pas voulu s'en donner la peine. L'amour-propre peut aisément nous abuser sur ce chapitre ; il ne nous abuse pas du tout. Travaillez, prenez de la peine, c'est le fond qui manque le moins, disait à ses enfants le labourer des Fables de Lafontaine. Ce labourer était un vrai maître : il parlait droit pour la culture de l'esprit comme pour la culture des champs. Dans toute âme, il y a un trésor caché ; pour le découvrir, il faut le dégrossir, le tailler, le sculpter, le ciselier, à la fine pointe de la plume ou du ciseau. Quand Buffon disait que le génie n'est qu'une longue patience, il s'abaissait sur le genre proprement dit ; mais il disait vrai pour le génie accessible à l'homme ordinaire, qui travaille avec résolution, force et persévérance.

« En matière de grandes affaires, disait Richelieu, qui veut avoir doit vouloir trop. » S'il y a pour chaque homme, une grande affaire, c'est, à coup sûr, sa propre destinée ; c'est son action sur la terre, dans sa sphère propre, avec l'influence qu'il peut exercer dans d'autres sphères. Ma conclusion est

dore que, chacun, suivant la diversité de ses aptitudes et les exigences de sa profession, doit, par le travail, se découvrir et se créer une grandeur intellectuelle. Je n'ignore pas qu'il y faut de la persévérance, du calme, de la vigueur, la persévérance, passée à l'état d'une obstination infatigable, et la confiance qu'on atteindra quand même au but élevé où l'on veut sérieusement parvenir. Et même quand vous n'y parviendriez pas, si vous travaillez fortement toute votre vie, c'est le seul moyen d'en approcher.

Je n'ignore pas qu', même pour les esprits supérieurs, l'intelligence humaine a des limites. Le génie le plus profond peut occuper tout l'empire de l'intelligence. Après l'avoir parcouru dans tous les sens, il lui trouvera partout des frontières. Les obstacles que lui oppose le mystère des choses. Il s'efforce de les pénétrer, de les tourner ou de les reaverser ; parfois il y réussit ; pour lui c'est une joie, et, devant la prospérité, une gloire. Mais enfin lorsqu'il a dépassé une borne, il en trouve une autre ; et quand il a percé un mur de ténèbres, il voit, un peu plus loin, un autre mur noir qui ferme son horizon. Notre science, a-t-on dit, ne consiste qu'à faire remonter plus haut notre ignorance.

Sous la réserve de cette ignorance philosophique, qui faisait dire à Socrate : *Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien* ; sous la réserve, dis-je, de cette saine ignorance, il est certain que nous pouvons parvenir à la connaissance ; et que nous devons tendre tous à la connaissance supérieure, seul terme digne de nos efforts et de notre légitime ambition. Par là, on assigne, à son existence, une tâche inachèvement ; mais on y trouve le noble emploi du temps, la mise en mouvement de toutes ses facultés ; l'exploitation de toutes les richesses innées dans l'âme, la dignité et l'honneur de la vie. C'est la vérité que je voulais établir.

Il semble qu'une vie, ainsi confinée dans la culture d'elle-même, dédaigneuse de tous les avantages du monde, uniquement soucieuse de la conquête des biens célestes, d'ive s'écouler paisible, loin du bruit et sans contradiction. La réalité ne répond pas à ces apparences. Dans la vie de l'étude, comme dans la vie de la vertu, rien ne s'obtient sans combat et sans contradiction. Cela étonne, mais cela est ainsi. Et si vous me demandez pourquoi tant d'hommes, qui se désintéressent à peu près de tout, peuvent contraindre un homme qui s'est imposé un noble souci, qui ne porte, certes, ombre et préjudice à personne, je n'en sais rien, mais je sais que cela est. Il y a tout un arsenal de rhabrique, d'écroulements, que les plus sots exploitent à merveille. Ils appellent le ridicule sur l'effort et veulent enlever le nerf du travail. On peut, du reste, les braver, et en aucun cas on n'en meurt.

En 1891, je portais à l'abbé Migne, le biographe du cardinal de la Luzerne, évêque élu de Langres, pair de France. Migne avait réuni les œuvres complètes de ce solide apologiste ; il avait voulu mettre sa vie en tête de cette vie, il l'avait demandée à un prêtre du diocèse. Je portais ce manuscrit au grand éditeur. Ah ! me dit-il, vous voulez, vous aussi, travailler, vous donner de la peine, tâcher de vous instruire, pour rendre des services et ne pas laisser, en tout cas, votre talent enfoui dans la terre. Eh ! bien, c'est ce qui vous attend. Personne ne vous aidera de rien ; et tous ceux qui pourront vous créer des obstacles, se feront un malin plaisir de les susciter. Vous aurez à lutter toute votre vie contre des amis, contre des frères pas méchants du tout, mais jaloux de vous désarçonner l'esprit et de vous déchirer le cœur, non pas avec un poignard, mais d'une main amie et d'un cœur affectueux. Je vous en prévient pour que vous ne trouviez dans ces contacts, ni surprise, ni affliction. Tenez, vous serez comme moi ; j'ai, là-dessus, ma vieille expérience. Je n'ai eu d'autre ambition que celle de créer en dix mille volumes, une bibliothèque universelle du clergé. Cette entreprise ne pouvait faire de mal à personne, qu'à moi. Or, cette réputation m'a attiré toutes les avanies imaginables ; et il ne se passe guère d'année, où je ne voie fondre sur moi la tempête. La tempête se déchaîne, le flot m'ensevelit ; quand il est

passé, je continue mon travail, comme si de rien n'était. Ne pas s'occuper des méchancetés des hommes, continuer de travailler sans découragement ni tristesse, voilà, pour qui veut faire quelque chose, le secret de l'avenir.

Ma consigne est donc, pour le jeune comme pour le vieux, le mot de S. Primate-Sévère à l'article de la mort : *Laboremus*.

Dans une autre lettre, si Dieu nous prête vie, nous étudierons le contre-coup, dans l'histoire des peuples, du travail de la jeunesse et de la supériorité de ses études.

Veillez agréer, cher monsieur le Directeur, mes plus affectueux respects.

JUSTIN FÈVRE,
Protonotaire apostolique.

LES VACANCES

Deus nobis hæc otia fecit.

Voici donc enfin que nous arrivent les vacances, dorées et ensoleillées, comme il était écrit sur le dernier numéro de ce journal. Beaux jours en effet, et qui font bondir bien des jeunes cœurs. Faut-il trouver mauvais qu'on s'enthousiasme à ce seul mot de vacances ? Comprenez-vous bien, lecteurs, tout le charme qu'offre la perspective de ces jours, sans classe ni étude, pour des pauvres écoliers qui ont été enfouis, pour ainsi dire, sous les cahiers et les livres pendant dix grands mois ? Vers la fin de l'année, l'étude est un fardeau qui pèse, qui écrase. Les moins courageux s'en dégoûtent ; les plus fermes s'en lassent. Mais les vacances, personne ne s'en dégoûtera. Tout le monde travaille, et pourtant, tout le monde n'a pas de vacances. C'est vrai ; mais tout le monde ne travaille pas avec le cauchemar d'un examen. Tout le monde n'est pas jeune, et ne réclame pas autant d'activité ; tout le monde n'a pas l'exubérance de vie de la jeunesse. Nous avons bien pendant l'année des jours de congé ; mais qu'est-ce que cela en comparaison d'une semaine de vacances ? Nous faisons bien ici des pique-niques, oh ! de vrais beaux pique-niques, mais valent-ils, tous ensemble, la moindre partie de pêche dans un petit lac perdu, au fond d'un grand bois, en plein pays de maringouins ? Non, rien de ce qui se fait pendant l'année ne se peut rapprocher de ces fêtes-là, surtout dans l'imagination des élèves. J'ai dit l'imagination ; il faut remarquer qu'ici elle joue un beau rôle. La réalité ne répond pas toujours à ses rêves ; il se peut fort bien rencontrer quelque petit obstacle qui traverse tous nos plans ; mais pourquoi en chercher déjà ? C'est ici le temps des projets.

Supposons donc que tout va comme sur des roulettes. Eh bien, moi, j'ai pour ma part deux pro-

jets en tête. Les exécuterai-je ? je n'en sais rien, mais n'importe. Ils sont beaux, mes projets. Un autre médite un voyage ; voyez-le, le regard dans le vide ; il a déjà passé la frontière ; il se contentera pourtant de visiter quelque grande ville de la province. Mais en attendant, il passe de belles vacances ! Pas d'envie cependant. Laissons le voyage en rêve. Parmi ceux qui restent dans leurs familles, d'aucuns se promettent bien de tirer des rivières et des lacs les plus beaux monstres qu'on ait jamais vus. Pour ce faire ils s'arment déjà de patience. Ils accumulent force provisions de bouche, et, les voilà partis pour la gloire. Le temps sera-t-il beau ? C'est ce que je ne puis dire. N'importe encore ; on marche ou l'on vogue avec la plus parfaite sécurité. Voyez cet autre, un Neurod. Il se croit déjà le fusil au poing, il respire le carnage, s'enfoncé dans la forêt ; tenez, il ferme un œil, il vise... Hélas ! ô déception ; il revient de son rêve, bredouille comme sans doute il reviendra de la chasse. D'autres enfin, avec des goûts plus simples se contenteront de la cueillette des fruits. Sont-ce là tous les projets ? Oh ! il y en a d'autres encore. Il y en a autant, même plus que d'élèves. Je veux en citer encore un pour son originalité. J'ai oui dire que plusieurs élèves, (des classes avancées je suppose) ont formé le dessein de faire pendant ces vacances-ci, un bout de lecture sérieuse tous les jours. Leurs auteurs sont choisis : Louis Veuillot, Donoso Cortés, Lacordaire, Nicolas, etc. En outre, m'assure-t-on, ces élèves veulent étudier pour l'année qui vient.

Est-ce assez incroyable ? Est-ce assez cocasse au moins ? Un écolier en vacances avec un livre sérieux à la main ; c'est un phénomène. Je n'en saurais cela. Ça doit être joli. Ne riez pas, Messieurs du cours commercial, je suis sérieux. Lisons chacun deux bons volumes pendant les vacances et nous nous en parlerons l'an prochain. Voyons, est-ce fait. C'est bien. Nous verrons.

Après les projets ou plutôt avant tous les projets il y a le bonheur de revoir la famille. C'est le plaisir le plus doux, le plus fortifiant de tout ce grand congé. Après deux mois passés ainsi au milieu des siens, on pourra revenir au séminaire et affronter avec courage une nouvelle année. A revoir donc !

ONÉSIME TREMBLAY

BACCALAURÉAT

Les examens du baccalauréat ont été assez heureux. En Physique, il y a eu deux bacheliers : M. H. Dumas et P. Gagné. En Rhétorique, neuf élèves sur dix-sept ont été bacheliers. Trois d'entre eux ont conservé les quatre-cinquièmes de leurs points et ont concouru pour le prix du Prince de Galles. Ce sont M. M. Eug. Bellay, A. Huard et J.-C. Tremblay. Les autres bacheliers en lettres sont M. M. L. Lemieux, A. Dufour, Frs Tremblay jr, E. Degagné, Simon Bluteau et Frs Tremblay sr. C'est un résultat dont M. M. les rhétoriciens peuvent être satisfaits.

EXTRAIT DU PALMARÈS

Rhétorique : 1er prix d'excellence, M. J.-C. Tremblay ; 2d, M. A. Huard.

Belles-Lettres : 1er prix d'excellence, M. Ach Tremblay ; 2d, M. Jos. Sheehy.

Versification : 1er prix d'excellence, M. L.-T. Saucier ; 2d, M. Edm. Duchesne.

Humanités : 1er prix d'excellence, M. J.-C. Gagné ; 2d, M. René Delisle.

Quatrième : 1er prix d'excellence, M. P. Tremblay ; 2d, M. Eug. Tremblay.

Troisième : 1er prix d'excellence, M. J.-A. Gagné ; 2d, M. L. Boily.

Seconde : 1er prix d'excellence, M. J. Brassard ; 2d, M. D. Villeneuve.

Première : 1er prix d'excellence, M. A. Jalbert ; 2d, M. V. Morin.

PRIX EXTRAORDINAIRES

Médaille Fafard, (en argent), prix d'histoire universelle, offert par le R.év. M. Amb. Fafard, V. F., remportée par M. Simon Bluteau.

Médaille Gagné, (en or), prix de littérature, offert par l'Hon. J.-A. Gagné, J. C. S., remportée par M. Frs Tremblay jr.

Prix de philosophie, (\$10.00 en or), offert par M. le maire de la ville et remporté par M. A. Gaudreault.

Prix de mathématiques, (3 volumes canadiens), offert par M. J. E. Savard, Insp. d'Écoles et remporté par M. Lad. Tremblay.

Prix Bellay, (\$5.00 en or), offert par M. le député aux Communes pour le plus fort examen oral dans le cours classique, remporté par M. L.-T. Saucier.

Prix Petit, (\$5.00 en or), offert par M. le député au Parlement provincial, pour le plus fort examen oral au cours commercial, remporté par M. J. Brassard.

Prix de journalisme, offert par M. le rédacteur-proprétaire du "Progrès du Saguenay" à l'élève qui a fait le meilleur article de journal pour l'OISEAU-MOUCHE, remporté par M. Frs Tremblay jr.

Ces magnifiques récompenses prouvent qu'il y a dans notre région et particulièrement dans Chicoutimi de véritables amis de l'éducation. Ils comprennent les efforts et les sacrifices que fait le clergé enseignant pour la belle œuvre de la formation de la jeunesse, et ils tiennent à honneur de le prouver. Que M. J.-D. Guay, maire de la ville et rédacteur du "Progrès du Saguenay" reçoive particulièrement nos remerciements pour le prix de journalisme qu'il a accordé. Il a voulu récompenser l'étude de la philosophie et le journalisme dans notre Séminaire, deux choses qui se tiennent par leur noblesse et leur utilité.

PREMIERES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Aux jours de réjouissances pu-

bliques, avez-vous entendu retentir sous les voûtes de nos temples le chant sublime du *Te Deum*, alors que l'orgue de ses puissants accords soutenait la masse des voix, et que les cloches portaient jusqu'au ciel les vœux de la reconnaissance ? Dites-moi, y a-t-il rien de plus entraînant et de plus propre à élever les esprits et les cœurs ?

Voilà un bien long préambule pour arriver à dire le bonheur que j'ai éprouvé ce matin en entendant chanter, pour la première fois depuis mon départ de Québec, une messe en plain-chant. C'était dans notre petite chapelle du collège, et mon émotion a été d'autant plus grande que tout y était canadien : c'était le même chant de l'épître, de l'évangile et des oraisons, les mêmes cérémonies qu'au pays.

Je compris en cette circonstance combien l'attache des Orientaux pour leurs us et coutumes a des racines profondes dans la nature, et combien sage est la conduite de l'Eglise à leur égard ! Dans tous ses efforts pour les ramener à l'unité, elle s'est toujours appliquée à les convaincre qu'il n'est nullement question de changer leurs cérémonies pour y substituer celles de Rome. L'Eglise, dans la conquête pacifique des nations, ne cherche pas à détruire les nationalités ; au contraire, elle s'identifie avec elles, et, autant qu'elle peut, sans nuire à l'intégrité de la foi, elle tolère la langue, les lois et les usages de chacun des peuples qu'elle range sous sa bannière victorieuse.

Dans les pays du soleil, on aime le luxe des costumes et le déploiement des cérémonies. En gagnant vers le Septentrion, on rencontre des natures moins expansives ; les sentiments se concentrent davantage dans la pensée et ils ont moins besoin, pour se développer de l'aliment des démonstrations sensibles.

Cependant les souverains Pontifes ont toujours travaillé à établir l'unité liturgique chez les peuples de l'Occident où la chose peut s'obtenir facilement. Il est de fait que ces innovations dans le culte, tendant sans cesse à s'introduire chez les peuples, nuisent à l'harmonie universelle, et souvent préparent les voies pour l'établissement d'églises nationales.

URBI ET ORBI

Après le souper, je sortis pour faire la marche du soir. Je fus at-

tiré du côté du Quirinal par les sons d'une fanfare. Une foule assez considérable était attroupée sur la place pour voir le roi Humbert qui devait, disait-on, se montrer quelques instants au balcon du palais dont il est l'usurpateur.

Quelle différence, disions-nous, mon compagnon et moi, avec ce qui devait se passer, alors que Rome appartenait à son légitime possesseur ! Toute la place était alors encombrée par une foule avide d'acclamer son pontife et son roi, et lorsqu'il apparaissait à la loge papale, revêtu des insignes de sa double souveraineté, les cris d'enthousiasme éclataient. Puis le silence se faisait au milieu de cette foule frémissant sous le souffle de la religion et du patriotisme, et la main du successeur de saint Pierre se levait sur toutes ces têtes courbées, et bénissait ce peuple de Rome d'abord, son peuple-sujet, puis tous les chrétiens répandus dans l'univers : *urbi et orbi*. Avec les derniers accents de la voix pontificale éclatait le concert des centaines de cloches de la ville ; et, du château Saint-Ange, les coups répétés du canon portaient au loin la bonne nouvelle de la bénédiction du Saint-Père, en même temps que les vivats s'échappaient de toutes les poitrines mêlés aux immenses applaudissements de la foule électrisée.

Espérons que ces temps heureux viendront encore réjouir l'Eglise.

Pour le moment, la situation se tend de plus en plus. Il faut une solution. Les insultes du 2 octobre sur la place de la Minerve, la conduite injuste et impolitique du gouvernement français à l'égard des catholiques et surtout des évêques, peut l'amener. Déjà la question du pouvoir temporel a été soulevée. L'un des peuples de la triple alliance, et les partisans de l'unité italienne ne sont pas sans appréhension. Le vieillard du Vatican, du fond de sa retraite, ne cesse de protester au nom de la justice et de la religion, et de montrer au monde les entraves que l'on met à l'exercice de son ministère.

Unissons tous nos prières à celles du Vicaire de Jésus-Christ afin de hâter cet heureux jour. Puisse-t-il nous être donné de le voir bientôt !

(A suivre)

LAURENTIDES.